

Valérie Allam

Vent violent

Le vent frappe et claque, malmène mon corps si lourd qu'il ne se défend plus. J'aimerais porter mes mains contre mes oreilles, ou qu'il se taise, profiter du silence que j'ai enfin mérité, ne plus entendre ses gémissements que je confonds avec les tiens. Est-ce toi, ma mère, qui mêles ta voix à celle du vent ? Toi, que j'ai toujours connue si silencieuse.

Allons, rappelle-toi les moments heureux. Te souviens-tu ? Lorsque j'étais enfant, mon père disait toujours que je portais sur moi les couleurs de notre pays, vaste couloir creusé entre les Monts Elbrouz et Zagros où le vent s'engouffre en tempêtes brûlantes. Mes yeux sont bleus comme le ciel sans nuage et mes cheveux châtain sont de la couleur du désert, tirant parfois sur le roux avec de longues mèches dorées comme le miel. Ma chevelure est semblable à la tienne, ma mère, un flot immense dont on ne voit pas la fin ; je ne l'ai jamais coupée. Tous les matins depuis l'enfance, je coiffe et je tresse comme tu me l'as enseigné, j'enroule et je lie mes longues mèches à tel point que je n'arrive plus à me souvenir si elles sont frisées naturellement ou si ce n'est que l'effet de ce minutieux tissage. Plus grande, je les ai cachées sous le voile du tchador brodé de ta main adroite ; mon père a cessé de porter ses caresses affectueuses sur ma tête, comme si désormais un mur nous séparait. Surtout lorsque j'ai été en âge de me marier.

Mon époux, lui, ne prêta pas attention à ma chevelure. Il était trop occupé à spéculer sur le nombre de moutons que ma dot lui avait rapportés. J'étais la seule fille de la famille et père avait fait les choses honorablement, au mépris de l'hostilité cupide de mes frères. Mon père disait qu'ainsi, je serais respectée au sein de ma nouvelle maison. Il avait raison, les premiers

temps de mon mariage furent sereins, on ne me reprocha même pas la désespérante stérilité de mon ventre.

Las de compter et recompter son cheptel en imaginant combien il pouvait en tirer, mon époux finit par le mener à la ville. Il voulait le vendre, disait-il et en obtenir suffisamment pour se lancer dans la culture maraîchère, comme le font les populations de l'est, aux alentours de la ville de Mashad. Je lui ai bien répété ce que j'avais si souvent entendu de la bouche de mon père, que nos terres n'étaient pas assez fertiles, tout juste bonnes à laisser pousser l'herbe pour y faire paître nos moutons. Il était parti quand même en affirmant que ces cultures maraîchères nous rendraient riches.

Tu l'as su, sans doute te l'a-t-on dit ? Après son départ, à peine levée le matin, j'allais laver puis étendre le linge de l'autre côté de l'étable vide, d'où l'on voit la route s'étirer, passer par le village puis se perdre dans un plissement de terrain. Luttant contre le vent pour pendre le linge, je scrutais obstinément l'horizon désert sous le soleil levant. Les draps claquaient, mes cheveux dénoués, que je n'avais pas encore cachés sous le voile, s'emmêlaient dans la corde à linge, le vent me repoussait de toutes ses forces vers la maison, comme pour me dire que je ne devais pas être là, décoiffée et tête nue. C'est aussi ce que tu m'aurais dut sûrement, mêlant déjà ta voix à celle du vent. Mais je ne me laissais pas faire, je luttais pour regarder encore un peu cette route qui m'avait pris mon époux.

Plusieurs saisons se succédèrent dans cette attente. Au village, hommes et femmes fuyaient mon regard. La famille de mon époux, embarrassée, s'enfermait dans le silence. Je t'ai rendu visite, ma mère, et tu m'as appris ce que je savais déjà, que la maison de mon père n'était plus la mienne, qu'il fallait prendre patience. J'ai vu que tu n'osais me demander si j'avais failli à mes devoirs, fixant mon ventre vide sans prononcer un mot. Je ne suis plus retournée dans la maison de mon enfance.

Je continuais mes sorties matinales, plus par habitude que dans un véritable espoir d'apercevoir mon mari sur la route poussiéreuse. Souvent, je croisais Sasan le voisin, qui passait derrière notre étable pour mener paître son troupeau. Accaparée par le vent qui m'enveloppait de toutes parts, je lui faisais un rapide signe de tête auquel il répondait par un salut de la main. Il prit l'habitude, en passant, de me demander si j'avais besoin d'aide pour les mille corvées à faire dans la bâtisse. Une vie sans homme est rude pour une femme seule ; j'ai accepté son offre de réparer la porte qui ne fermait plus et il est resté prendre le thé avant de repartir avec ses moutons.

Ensuite, Sasan est revenu quelques fois, pour de menus travaux et quelques gorgées de thé brûlant. Nous échangeons à peine quelques paroles mais sa présence me réconfortait avant mes longues journées de solitude. Et puis, sans vraiment savoir ce que nous faisons, une parole s'est transformée en caresse, une autre en baiser. Nous ne parlions plus vraiment, nous échangeons notre chaleur. Mon corps, trop jeune pour apprendre la résignation et la solitude, recherchait son corps dans un besoin extrême d'exister encore. Nous étions seuls au monde.

Si seuls que nous n'avons rien su de la rumeur qui enflait au village. Tu as gardé le silence ; même le vent ne m'a pas avertie. Un matin, je les ai vus arriver sur cette route que je scrutais chaque jour, menés par mes propres frères. J'ai lu la colère et la honte dans leur regard. Ils m'ont accusée d'actes terribles qui n'avaient rien à voir avec la simplicité de mes relations avec Sasan. Dans la foule, je le cherchais pour le prendre à témoin ; ils prononçaient des mots qui leur arrachaient des grimaces de dégoût. Ils parlaient de fornication, là où il n'y avait que de la tendresse, peut-être un peu d'amour, et surtout de la vie recherchée à travers l'autre comme on a besoin d'air pour respirer ; tout cela, Sasan aurait sur le leur dire. Mais je ne le voyais nulle part et son nom, à peine prononcé, déclencha leur fureur. L'aîné de mes frères me jeta à terre ; apprends ma mère, que c'est de sa main que fut lancée la première pierre. Après je ne sais plus, il y en a eu tellement ; je n'ai pas su lequel m'a porté ce coup à la nuque qui m'a laissée à terre.

Aujourd'hui, je vais rester plus longuement que d'habitude face à la route déserte et puis je m'en irai moi aussi, mais par un autre chemin qui ne passe pas par le village. J'irai en paix si tu me laisses partir, ma mère. Non, arrête de pleurer, ça n'en vaut pas la peine. Ton chagrin me retient inutilement.

Il fallait que tous puissent me voir en passant sur la route, que je serve d'exemple. Alors ils m'ont laissée là, dans le vent impitoyable qui m'envoie par rafales des mèches de cheveux blanchis par les ans. Tes beaux cheveux, ma mère, que tu cisailles grossièrement dans ton désespoir, pour que nous nous ressemblions encore.

Mère, apaise-toi, je t'en prie. Ferme les yeux et retrouve ton calme. Laisse agir le vent du désert, laisse-le panser les plaies que l'on croit éternelles. Regarde, le vent me berce comme si j'étais dans tes bras, il caresse ma tête nue comme jadis la main de mon père. Ses bourrasques tendent mes longues tresses sur mon cou et contre ma joue pour y laisser une dernière empreinte.

Ne te lamente plus, tu n'aurais rien pu faire. Personne n'aurait pu les empêcher de raser ma longue chevelure. Ils avaient besoin d'une corde pour me pendre à l'arbre derrière l'étable.

Allons, ne crains rien ma mère, laisse le vent du désert sécher tes larmes et n'aie pas honte devant mon cadavre. Là où je vais, Dieu reconnaîtra que je n'ai rien fait de mal.